

La dernière soirée

Les séances évoluaient toujours de la même manière, quoi qu'elle fasse. C'était ce qu'elle voulait sans doute : parler de Tom encore et encore, remuer ses pauvres souvenirs jusqu'à la nausée – la sienne et celle du psychiatre.

— Si j'avais pu savoir que c'était la dernière fois que je le voyais, j'aurais..., disait-elle au bout de dix minutes.

— Vous auriez quoi ?, questionnait invariablement le thérapeute, agacé qu'il était par ces heures avec Iris qui toutes se ressemblaient et n'allaient nulle part.

— Je ne sais pas... Je l'aurais regardé plus intensément encore, pour me souvenir de chacun des détails de son visage. Ses mimiques, ses tics ; sa drôle de façon de plisser le front et de baisser les yeux en même temps qui lui donnait l'air d'un petit garçon perdu, répondait Iris, et le visage de Tom se formait devant ses yeux.

— Et qu'est-ce que cela vous aurait apporté de plus ?, demandait encore le médecin, une pointe d'impatience dans la voix.

— Rien sans doute. Mais j'aurais su que c'était la dernière fois, et je l'aurais regardé comme jamais auparavant, pour bien me rappeler chacun des traits de son visage.

Voilà, c'était bien là le cœur du problème : qu'elle n'ait pas su que c'était la dernière fois qu'elle voyait Tom.

— Vous n'avez pas de photo de lui ?, reprenait le psychiatre.

— Des croquis, des photos, des vidéos aussi, mais ce n'est pas la même chose. Encore qu'avec les vidéos, je le retrouve un peu plus que sur les photos. Il n'était pas très photogénique, de toute façon... En photo, il avait toujours

cet air de petit garçon perdu aux yeux cernés dont je parlais tout à l'heure, et puis la ligne de ses sourcils ressortait beaucoup trop. Ces sourcils, c'est toujours ce qui frappe les gens quand ils voient des photos de lui. Alors qu'au naturel, ce n'était pas si évident.

— Vous parlez toujours de lui de cette manière..., tentait le médecin.

— Qu'est-ce que voulez-vous dire : de cette manière ?, demandait-elle d'un ton presque agressif.

— Vous savez très bien ce que je veux dire. Comme si vous ne lui trouviez rien d'attirant, comme s'il n'était, comme vous l'avez justement dit il y a un moment, qu'un petit garçon perdu. Pourquoi faites-vous cela ? Pour vous protéger ?

C'était là une tentative d'élargissement du débat, mais la discussion tournait court car elle rétorquait invariablement :

— Sans doute... Je ne suis pas sûre. Peut-être, oui. Écoutez, je suis fatiguée. Vraiment. J'aimerais mieux en rester là pour aujourd'hui...

Lorsqu'elle sortait du cabinet du psychiatre, Iris se demandait si elle y reviendrait jamais. Parce qu'elle se sentait toujours si mal, alors. Elle ne s'était plus jamais sentie bien depuis que Tom avait disparu.

En rentrant chez elle, Iris retournait inlassablement dans sa tête les paroles qu'elle avait prononcées durant la séance. Elle repensait à ce qu'elle avait raconté de sa dernière soirée avec Tom – qui remontait à presque une année de cela – et se disait que le docteur avait dû la trouver parfaitement idiote – et elle n'était pas très loin de la vérité. Iris était certaine qu'il trouvait la plupart de ses patients stupides, de toute manière. Il n'était pas là pour juger de leur intellect, cependant ; il était seulement sensé les aider à se sentir mieux. Mais, depuis six mois qu'elle était en thérapie, Iris n'avait pas ressenti la moindre amélioration

dans son état mental. Tout au contraire. C'était peut-être un peu de sa faute à elle, aussi. Parce qu'elle ne parvenait pas à s'ouvrir tout à fait. Certes, elle parlait beaucoup, mais elle racontait toujours la même chose et puis elle omettait – volontairement, bien que d'une manière subconsciente – tellement de détails... Comme lors de la plus récente séance, lorsqu'elle avait raconté sa dernière soirée avec Tom, dans un club de Kilburn.

Cette dernière soirée avec Tom... Ça n'avait pas été un rendez-vous amoureux, mais cela avait très certainement été l'un des meilleurs moments qu'ils aient jamais passé ensemble. Mais peut-être n'était-ce là que l'idée qu'elle s'en faisait maintenant, bien des mois plus tard. La soirée était douce, pas vraiment chaude bien que l'on fût presque en Mai – c'était Londres, après tout, pas la Côte d'Azur – et Tom, dans son message, avait dit que le concert avait lieu dans un club entièrement rénové – pas l'un ces entrepôts désaffectés et autres caves sentant le renfermé où il l'emmenait d'ordinaire. Iris n'était pas certaine d'avoir bien compris le nom du groupe qui se produisait – cela ne pouvait tout de même pas être celui dont Tom avait fait partie, quelques années auparavant, elle avait mal entendu – mais cela n'avait aucune importance. C'était le métier de Tom, que d'assister à ces petits concerts dans les clubs de la capitale britannique. Il écrivait son compte-rendu et l'article, photos à l'appui – il les prenait lui-même, sur une pellicule pour diapositives car il aimait les drôles de couleurs qui en résultaient et avait toujours eu horreur du numérique – était publié dans un magazine de musique underground.

Quelques années auparavant, donc, Tom avait fait partie de l'une de ces formations musicales. Et puis, un beau jour, il s'était réveillé avec le sentiment d'être devenu vieux – il ne l'était pas vraiment, pourtant, ayant juste atteint la fin des années vingt – ou en tout cas de n'être plus

assez jeune pour continuer à être un musicien vivant comme un clochard, avec seulement quarante livres par semaine une fois qu'il avait payé son loyer et les factures diverses. Il connaissait pas mal de gens dans le monde des médias ; des personnes, pour la plupart, rencontrées après l'un ou l'autre des concerts donnés avec son groupe, et il leur avait demandé de le recommander si un poste de journaliste musical venait à se libérer dans les différentes publications pour lesquelles ils travaillaient. (Son amour de la musique ne se limitait pas à jouer d'un instrument, et il avait toujours adoré lire les biographies de musiciens, célèbres ou non, dévorant aussi la presse spécialisée et visionnant en boucle des cassettes vidéo de festivals et autres documentaires musicaux.) Les connaissances de Tom dans le monde des médias avaient bien sûr promis de l'aider, et n'avaient évidemment jamais tenu parole. Tom, s'il avait un certain talent d'écriture et connaissait son affaire lorsqu'il s'agissait de rock'n'roll, était un béotien en matière d'ordinateurs et de logiciels de mise en page. Ce fut Iris, son amie Iris qui elle aussi travaillait dans l'univers fascinant des médias – pour un magazine de décoration – qui lui enseigna tout cela, et ce fut elle, aussi, qui lui montra l'annonce d'un petit magazine de musique underground. L'on recherchait quelqu'un qui ne rechignât pas à faire le circuit des toilettes londoniennes à la recherche du nouveau groupe qui allait changer le visage de la musique britannique. Quelqu'un qui ne serait pas trop exigeant, non plus, quant à son salaire – pour Tom, cependant, ce qu'ils offraient était plus du double de ce qu'il gagnait auparavant dans la station-service où il travaillait à mi-temps derrière un sinistre comptoir surélevé par crainte des braquages. C'était là un magazine destiné aux puristes et qui ne survivait que par le bouche-à-oreille et la générosité de ceux – magasins de musique et petites salles de concert – qui y plaçaient leurs publicités, et c'était bien là ce que Tom recherchait dans un journal mu-

sical : écrire pour des gens appréciant vraiment la musique. Pour tous ceux qui n'avaient pas directement tout ce que les médias leur servaient sur un plateau ; pour ceux, aussi, qui n'avaient pas honte de dire que *le* groupe du moment n'était qu'une pâle copie des anciens maîtres – Tom avait une fâcheuse tendance à juger les musiciens contemporains à l'aune de ceux de la fin des années soixante.

Pour son tout premier reportage, Tom avait bien sûr entraîné Iris avec lui dans un minuscule pub de Camden Town. C'était elle qui avait corrigé ce premier article – son style n'était pas des meilleurs mais elle était plus expérimentée en matière de magazines que Tom – et elle avait découvert un autre aspect de la personnalité de Tom ce jour-là. Jamais auparavant elle ne s'était rendue compte combien il était attentif au moindre détail : la manière dont le batteur rattrapait ses baguettes après les avoir lancées en l'air – entre petit doigt et auriculaire, avant de les refaire passer dans la position conventionnelle, entre pouce et index – la tête obstinément baissée du bassiste entre deux chansons et l'air de s'ennuyer à mourir qu'il arborait lorsqu'il rejetait soudain ses cheveux en arrière, et aussi la façon qu'avait le guitariste de taper le sol d'un seul pied – le droit – tout au long des morceaux comme s'il eût été en train de frapper sur la pédale d'une grosse caisse. Contrairement à la plupart de ses confrères journalistes, Tom s'attardait aussi à décrire l'auditoire, et pas seulement les filles, jolies ou pas, qui salivaient devant les musiciens – il avait connu cela lui aussi, autrefois, ces filles qui s'intéressaient à lui seulement parce qu'il faisait partie d'un groupe et, s'il en avait souvent profité, il avait toujours été parfaitement réaliste à leur sujet, sachant que ces histoires n'allaient jamais très loin, une fois les lumières de la scène éteintes. Non, ce dont Tom parlait dans ses articles, c'était de la manière dont les visages changeaient lorsque la voix d'un chanteur ou l'intensité de la musique

touchaient soudain ces gens au moment où ils s’y attendaient le moins – et lorsqu’il parvenait à capturer l’instant sur pellicule, il était particulièrement satisfait de son travail de la soirée. Il expliquait aussi comment il suffisait qu’une seule personne – peut-être quelqu’un qui était venu assister au concert par amitié pour l’un des musiciens – se mette à danser pour que d’autres l’imitent dans les minutes qui suivaient. C’était cela, et un sens de l’humour quelque peu particulier – sarcasme et ironie, mais sans vraie méchanceté – qui faisait le style de Tom.

Ce dernier soir qu’ils avaient passé ensemble, Tom avait gribouillé quelques notes sur son calepin, et Iris savait qu’il ne lui demanderait pas de corriger son article lorsque le premier jet serait prêt. Il y avait bien longtemps que Tom ne lui demandait plus de corriger ses articles. Il était devenu une bien meilleure plume qu’elle, qui n’avait jamais eu de prétentions littéraires. Sa branche à elle, c’était la sculpture, et elle n’avait accepté ce travail de maquettiste dans un magazine de décoration que pour payer le loyer. Au fil des mois, puis des années, elle avait de moins en moins travaillé à son atelier et, à présent que Tom avait disparu, elle n’y mettait plus jamais les pieds, de peur, sans doute, que ce plâtre qu’elle avait fait un beau soir du visage de Tom ne la rendît malade de tristesse. Elle aurait dû prendre une année sabbatique et se remettre à la sculpture, c’était ce que Tom lui avait seriné à longueur de temps les mois qui avaient précédé sa disparition, mais elle avait peur de n’avoir plus rien d’original à créer. Elle pensait que tout ce qu’elle avait pu avoir à communiquer au monde indifférent, elle l’avait déjà exprimé. Personne n’avait semblé intéressé alors – hormis Tom et la mère de Matilda – et les probabilités étaient faibles que quiconque le fût à présent.

Tom, à l’inverse de son amie, avait tant à raconter, sur ces gens dont il croisait l’existence le temps d’un concert, sur leur musique et sur ce qu’il ressentait en l’écouter. Il

serait bientôt repéré par l'un de ces magazines à fort tirage qui lui offrirait un pont d'or. Il avait déjà été approché par le rédacteur en chef de l'un d'entre eux, mais il avait refusé l'offre qui lui était faite. Il craignait de perdre son indépendance, obligé qu'il serait d'assister aux concerts du dernier groupe qui avait été décrété par ses confrères comme étant la nouvelle valeur sûre. Car ce qu'il aimait, c'était de découvrir des perles rares dans les lieux les plus improbables, et de révéler leur existence au grand public – ou tout au moins aux quelques lecteurs fidèles du magazine. Parfois, c'était du groupe qui se produisait en première partie dont il parlait, plutôt que des têtes d'affiche. Eux dont il prenait la majorité de ses photos, eux avec qui il discutait tandis que le groupe plus connu dont ils avaient fait la première partie se produisait. Dieu en avait-il fait, de ces premières parties de groupes qui n'étaient ni originaux ni particulièrement énergiques – une qualité qu'il appréciait particulièrement – du temps qu'il était musicien. Les journalistes présents, cependant, parlaient toujours des têtes d'affiche et pas de son groupe à lui, et maintenant qu'il était devenu l'un d'entre eux, c'était sa manière de se venger, que de parler ainsi de ces sans-grade qui « chauffaient » la salle.

Un jour viendrait où il ne pourrait, ne voudrait plus dire non aux offres qui lui étaient faites par ces magazines populaires. Parce que la vie allait ainsi, même pour les Toms de ce monde. Pourtant, même s'il se mettait tout à coup à gagner beaucoup plus d'argent, il demeurerait ce clochard qu'Iris avait toujours connu. Il trouverait bien un moyen de distribuer sa petite fortune à ceux qui en avaient plus besoin que lui et continuerait de déambuler dans les rues de l'ouest londonien attifé comme s'il venait tout juste de piller une poubelle. Un vieux pull-over aux motifs alpestres, un jean qu'il porterait jusqu'à ce qu'il tombât en lambeaux à même ses jambes et des tennis aux teintes vives qui se couvriraient lentement de la boue des rues. Il

n'était pas intéressé par l'argent ; il ne l'avait jamais été. Un temps, quelques années plus tôt, lorsqu'il était encore musicien – depuis qu'il ne faisait plus partie d'un groupe et ne jouait que pour son plaisir, il avait du mal, disait-il, à se considérer comme tel – il avait vécu de rien, de ce que les copains partageaient et de ce qu'il glanait de droite et de gauche sur les marchés. Il n'en était plus là mais, s'il reconnaissait préférer acheter la nourriture dont il avait envie sans se soucier du coût et ne plus avoir à s'inquiéter de comment payer ses factures, l'une de ses plus grandes craintes était de devenir un gros bourgeois. Il faisait souvent référence aux « Bourgeois », cette chanson du Grand Jacques dont il ne comprenait pas vraiment les paroles – Iris, qui parlait français, lui avait expliqué de quoi il retournait. Brel était bien éloigné de ce qui se jouait dans les pubs londoniens, mais Tom avait toujours été ouvert d'esprit lorsqu'il s'agissait de musique, ce qui le différenciait aussi de ses collègues qui écrivaient dans la presse non underground.

Bien sûr, Iris n'avait pas parlé de tout cela, lors de sa dernière séance chez le psychiatre, se contentant de lui narrer certains détails de l'ultime soirée avec Tom.

Ils venaient tout juste de s'asseoir sur un étroit sofa sombre, pas très loin de la scène – il n'était que neuf heures, et l'endroit était désert ; le concert lui-même ne commencerait pas avant une bonne heure – lorsque Tom lui avait annoncé sans crier gare qu'il s'en allait dans deux jours pour ses premières vraies vacances depuis deux ans. Elle pensait qu'il serait parti pour une semaine, dix jours tout au plus, mais voici qu'il lui disait n'avoir pas même acheté son billet de retour. Il pensait être absent pour trois semaines au moins, pour ce qu'il nommait son « Tour d'Europe ». Quelques jours dans sa famille en Allemagne pour commencer, l'Italie ensuite, et puis Marseille – qu'il préférait de très loin à Paris, au contraire d'Iris – si le cœur

lui en disait. L'itinéraire changerait peut-être, il ne savait pas encore.

Une violente envie de vomir s'était emparée d'Iris, sans qu'elle comprît bien pourquoi. Elle pouvait bien survivre trois semaines sans Tom, ils étaient parfois demeurés bien plus longtemps que cela sans se voir, ou même sans se parler au téléphone. C'était sans doute parce qu'il lui annonçait cela à la dernière minute, et parce qu'il n'avait pas même l'air de se rendre compte de l'incongruité de son attitude, qu'elle avait été agacée de cette nouvelle. Mais, à la réflexion, il n'avait aucun compte à lui rendre, et il pouvait bien partir pour trois mois sans même l'en avertir si l'envie l'en prenait. Au fond, qu'étaient trois petites semaines ? Il serait revenu avant même qu'elle ne se fût aperçue de son absence. Tom avait une fâcheuse habitude, cependant, et c'était de ne pas prendre son téléphone portable avec lui lorsqu'il s'en allait loin de Londres. Iris, elle, lorsqu'elle partait en voyage – fût-il d'agrément ou de travail – n'omettait jamais de prendre son téléphone avec elle. Elle n'aimait rien tant qu'envoyer un message à l'un de ses amis – Tom de préférence, mais aussi Matilda, de temps à autre – lorsqu'elle quittait l'Angleterre. Matilda répondait presque systématiquement mais Tom, qui était fréquemment à court d'argent, demeurait silencieux la plupart du temps.

Ce n'avait pas été une soirée comme les autres, cette dernière nuit avec Tom, et pas seulement parce que Tom avait annoncé son départ. C'était aussi parce que le groupe qui jouait ce soir-là avait une place toute particulière dans leur cœur. Iris avait bien compris le message sur son répondeur : c'était bien le groupe de Tom, qu'il avait quitté trois années auparavant. Ce soir-là, Iris avait ressenti à quel point Tom eût voulu en faire encore partie. Mais il avait fait son choix, trois ans plus tôt, et jamais, depuis, il ne l'avait vraiment regretté. L'angoisse des rencontres avec les producteurs qui ne comprenaient rien à la manière

dont il arrangeait les morceaux et voulaient tout réenregistrer, la folie douce qui précédait les concerts, les longues heures passées dans les studios d'enregistrement, tout cela était bel et bien derrière lui.

Et, s'il se sentait par trop nostalgique de ces années-là, lui revenaient en mémoire six mois en enfer, lorsqu'il avait enregistré, arrangé et masteuré un album de douze chansons dans le studio qu'il avait monté de ses propres mains dans le sous-sol de la maison qu'il partageait avec d'autres artistes. Il avait été tellement malheureux, alors, s'obligeant à ne pas sortir tandis que ses amis, autour de lui, s'amusaient comme on le fait à cet âge-là lorsque l'on vit à Londres – ou dans n'importe quelle autre grande ville. Il n'avait le temps de voir personne, ni Iris ni les autres gens dont il était proche, et lorsqu'une fille s'intéressait à lui, il lui fallait expliquer qu'il n'avait absolument pas le temps de s'investir dans quoi que ce fût n'ayant pas trait à son album. Une fois par mois si elle avait de la chance, il consacrait une heure ou deux à Iris. Ils se retrouvaient dans un pub, toujours le même, à trois pas de chez lui, et Tom détaillait pour elle l'avancement de son travail. Il s'était tellement déconnecté de tout et de tous qu'il en perdit un jour momentanément l'esprit, appelant toutes les personnes qui avaient le malheur de se trouver sur son carnet d'adresses pour les injurier. Iris en avait pleuré pendant trois jours, jusqu'à ce qu'elle reçût un message sur son téléphone où il lui demandait d'oublier ce qui s'était passé et lui donnait rendez-vous pour le mercredi suivant, dans un pub près de chez elle pour changer. C'était un Tom souriant et presque heureux qu'Iris avait trouvé en face d'elle ce soir-là – un Tom qui n'avait pas parlé musique une fois n'était pas coutume – et, six mois plus tard, il avait quitté son groupe, au moment même où un contrat était enfin signé avec un producteur indépendant, l'une de ces perles rares qui n'avait aucunement l'intention de retoucher quoi que ce fût de son travail.